

Compte-rendu de la conférence de Laurent Larcher du 10 avril 2026

Reporter de guerre face aux violences extrêmes

A l'opposé de leurs parents, grands-parents ou arrière grands-parents, les personnes nées après 1945 n'ont pas connu la guerre. Génération gâtée par la paix, elle n'a pas nécessairement mesuré à quel point les violences extrêmes pouvaient être ancrées dans l'humanité.

Témoignages de Centrafrique, la fureur et l'extase

Envoyé par le quotidien *La Croix*, Laurent Larcher arrive en République Centrafricaine en 2013 les premiers jours de l'opération Sangaris de l'armée française. Les conflits liés à la colonisation puis à la décolonisation se perpétuent dans la confrontation entre, d'une part la Seleka, coalition à majorité musulmane, et d'autre part les anti-balaka, milices d'autodéfense composées de chrétiens qui incitent à la haine des musulmans. L'opération Sangaris était destinée à protéger les populations chrétiennes contre la Seleka. Elle n'a fait qu'exacerber la haine de musulmans fanatisés contre les Français. En décembre 2013 Laurent Larcher assiste à Bangui, rue des Martyrs, au lynchage d'un homme, le colonel Mandra de la Seleka, au milieu d'une foule joyeuse d'adolescents, de femmes, d'hommes de tout âge, égarés par le ressentiment. Ils y prennent un réel plaisir, de plus en plus excités par la présence de journalistes portant des caméras. L'atmosphère, électrique, dégage quelque chose de l'orgasme collectif. La foule joue avec le corps de cet homme, émasculé, lacéré à coups de couteau, mis en pièces, dans sa bouche son sexe mutilé. Laurent Larcher, accompagné par Camille Lepage, une jeune photographe, tous les deux impuissants, se posent beaucoup de questions. Dans le supplice de Mandra, Laurent Larcher voit celui du Prince Penthée qui, refusant le culte à Dionysos, est mis en pièces par des femmes enivrées, dont sa mère et sa tante; les scènes décrites dans la pièce d'Euripide, les Bacchantes, sont celles de la rue des Martyrs 2400 ans plus tard! La description que Michel Foucault fait de l'exécution de Damien dans *Surveiller et punir* lui rappelle celle du supplice de Mandra. Déjà au Rwanda en 1994, Laurent Larcher avait connu une telle fureur lors du génocide des Tutsis chrétiens par des Hutus de la même religion et de la même langue, le kinyarwanda. Pour montrer que cette fureur et l'extase qui l'accompagne n'est pas le propre de l'Afrique comme certains de ses confrères journalistes avaient tendance à le penser, il va nous donner d'autres exemples de cette violence jouissive. Homère décrit les guerriers de l'Iliade assoiffés de violences extrêmes qu'il font subir à leurs ennemis. Les récits des croisades, des guerres de religion, largement méconnus, sont proches de ceux décrits en Centrafrique ou au Rwanda. Les exactions lors de la Révolution Française, la Guerre du Pacifique, la Conquête de l'Ouest américain sont d'autres exemples où les « gens normaux » sont associés au spectacle de la violence. Le lynchage était une pratique de justice expéditive largement répandue aux Etats-Unis jusqu'au XXème siècle. En France, la mise à mort par la guillotine était publique pour sa dimension d'exemplarité; la dernière exécution publique ayant eu lieu en 1939 à Versailles devant une foule en délire, le gouvernement Daladier l'a immédiatement reléguée en prison face à la honte ressentie. Il est donc illusoire de penser que la violence puisse être assignée à un peuple, une religion, un pays, un continent.

Risques pris par les reporters de guerre

Après le supplice de Mandra, de nouvelles milices se sont constituées qui, voulant protéger les musulmans, s'affrontent violemment aux anti-balaka, qu'elles considèrent comme protégés des Français de la mission Sangaris. C'est une patrouille de Sangaris qui a découvert le corps de Camille Lepage, assassinée après un reportage photo dans l'ouest du pays. Pour lui rendre hommage, Laurent Larcher nous donne quelques témoignages de son engagement, de son talent de photographe n'hésitant pas à être proche de la population comme dans ce camp de Peuls qui avaient tout perdu, victimes des anti-balaka. Ce risque, cette peur, Laurent Larcher l'aborde en décrivant son état d'esprit en quittant en voiture la ville de Bambari, quadrillée par la Seleka et leurs alliés peuls, pour atteindre le pont sur la rivière Ouaka, au sud de laquelle se trouve le quartier chrétien.

Dans la voiture avaient pris place, sur le siège passager, un colonel de la Seleka et à l'arrière trois Français, un Britannique et un Américain. La voiture est arrêtée, encerclée par une foule en colère, surexcitée. A mort les Français! Sangaris génocide ! Pourtant membre de la Seleka, le colonel à l'avant n'arrive pas à les calmer. Ils deviennent de plus en plus féroces. Laurent Larcher à l'arrière près de la vitre, portière fermée à clé, voit l'oeil du tueur, l'oeil du jouisseur. Il y lit la joie, le désir, le plaisir de la cruauté, le plaisir sexuel de la cruauté. L'Américain, qui a dans ces circonstances l'avantage de ne pas être Français, insiste sur le fait qu'ils sont là pour témoigner à la face du monde qu'ils sont victimes des anti-balaka. Finalement le barrage est levé. Laurent Larcher en tire cette réflexion à la fois personnelle et générale : pris dans la nasse de la haine et de la jouissance qui l'accompagne, l'individu n'a qu'un objectif, vivre ou plutôt survivre en se faisant tout petit, obéissant, passif. Il garde à jamais ce regard de celui qui le tient à sa merci et qui en jouit. La violence le transforme, elle pénètre dans son corps comme un poison. Il risque d'éprouver des sentiments de vengeance et d'en être profondément troublé.

Témoignages du front ukrainien

Laurent Larcher a parcouru récemment les 1300 km du front ukrainien du Nord au Sud pour témoigner de la vie des femmes et des hommes qui vivent à moins de 20 km des lignes adverses. Les photos qu'il présente montrent des hommes mutilés partant à la guerre, des zones désertes, détruites, des enfants qui jouent comme cette petite fille et son seau rempli de neige, des jeunes qui étudient dans des salles de classe en sous-sol, dans le métro. Le gouvernement insiste beaucoup sur les études qui doivent continuer, y compris via internet. Les jeunes peuvent attendre l'âge de 25 ans pour partir à la guerre s'ils ne veulent pas s'engager avant. S'ils doivent se réfugier, l'essentiel pour les familles ce sont des vêtements chauds et les manuels scolaires. Pour elles, la résistance c'est le travail, la culture. Les personnes plus âgées ne comprennent pas que, alliées des Russes durant la Seconde Guerre Mondiale, ces derniers les attaquent alors qu'ils perdent 35000 morts chaque mois, tellement leur détermination pour dominer, conquérir, soumettre, écraser la population est grande.

Quelques notes d'espoir

En Centrafrique, Laurent Larcher a rencontré des musulmans protégeant des chrétiens des exactions de la Seleka qui les assimilent aux anti-balaka. Il a aussi rencontré des chrétiens protéger des musulmans attaqués par les anti-balaka qui les considèrent tous comme des pro-Seleka. Ayant appris que le supplicié de la rue des Martyrs n'était pas le colonel Mandra de la Seleka, mais un simple commerçant camerounais vivant paisiblement dans le quartier musulman, il a cherché à rencontrer sa fille. Celle-ci ne veut pas se venger, elle n'éprouve aucune haine et pense que les auteurs qui ont participé à ce carnage auront à en rendre compte à Dieu. Si la guerre n'est pas seulement une destruction, mais une passion de la destruction comme on le voit en Ukraine occupée, si la contagion de la violence jouissive est bien réelle, comme elle s'est exprimée en Centrafrique, la contagion du bien, de la solidarité existe aussi ; elle est même fréquente, sous-estimée car les sauveurs, les justes sont par nature discrets.

Jacques Augé